

Vous avez imprimé cette page depuis L'Obs.
L'Obs, actualité du jour en direct — <http://nouvelobs.com>

Dans les dunes ou les sous-bois, ce sont des lieux où les hommes se draguent



Une photographe a exploré les lieux de sexualité entre hommes, des "espaces de liberté" dissimulés en périphérie des villes.

Ils se retrouvent au beau milieu des dunes battues par le vent, sur un bout de plage dissimulé entre des interstices rocheux, près d'un étang, dans un sous-bois planqué à l'arrière d'un centre commercial, dans une usine désaffectée, sur le recoin d'une aire d'autoroute, dans une maison abandonnée ou sur les rives d'un lac artificiel.

Pendant cinq ans, la photographe belge Amélie Landry, 36 ans, a sillonné la France en quête de ces "espaces libres", des lieux de rencontres sexuelles entre hommes, d'habitude si peu exposés au regard féminin.

Les usagers interrogés par la photographe décrivent un lieu de plaisir, d'"amour Kleenex", un "exutoire", un endroit où tuer l'ennui aussi.

Des lieux de sexualité entre inconnus qui ne se définissent pas tous comme homosexuels. Pour Hervé, un usager, ils donnent "accès à quelque chose de sauvage, d'animal" :

"Les hommes se rapprochent, se touchent, peuvent rester un long moment à échanger, à partager des choses très fortes, parfois sans avoir même entendu le son de leurs voix. Je trouve ça assez beau."

Parce qu'ils ont progressivement été repoussés des centres-villes, ces lieux sont aujourd'hui essentiellement implantés en périphérie des villes.

"Le désir trouve la place qu'on veut bien lui accorder dans l'espace public", dit joliment Amélie Landry.

Son travail photographique et de documentation, soutenu par l'agence Vu, a donné lieu à un ouvrage, "les Chemins égarés, géographie sociale des lieux de sexualité entre hommes" (éd. Le Bec en l'air, 2017), une expo et une création radiophonique diffusée sur France-Culture.



Le livre contient un texte de l'écrivain Mathieu Riboulet ainsi qu'une postface de Laurent Gaissad, socio-anthropologue, auteur de plusieurs articles sur l'espace public de la sexualité, dont des enquêtes sur ces lieux de drague entre hommes qu'il a menées dans les années 1990-2000.

A l'occasion d'une intervention dans un colloque universitaire, Rue89 a rencontré Amélie Landry et Laurent Gaissad. Interview.

Rue89. Comment avez-vous trouvé ces lieux ?

Amélie Landry. C'est en lisant des textes évoquant ces lieux que je les ai découverts. Je ne savais pas qu'ils existaient avant d'entamer mon travail.

Pour mon premier voyage en France, j'ai fait une liste par région des endroits qui étaient bizarrement référencés sur internet. Puis certains hommes que j'ai rencontrés sur Internet m'ont amenée sur d'autres lieux... Il en existe tellement !

Laurent Gaissad. Un lieu de drague, où il n'y a que des dragueurs, en pleine nuit, c'est assez facile à repérer. C'est plus difficile quand il s'agit de lieux superposés à d'autres activités, en plein jour (une aire d'autoroute, des jardins périurbains).

Il y a des signes qui permettent de trouver ces endroits, mais on est susceptible de ne rien voir du tout sauf si, comme Amélie ou moi, on a passé suffisamment de temps sur les lieux pour détecter l'altérité, précisément là où on ne l'attend pas du tout. C'est un espèce de flair qu'il faut développer.

A.L. Les personnes que j'ai interrogées parlent toutes d'un sixième sens, que j'ai acquis au cours de mon travail.

L.G. C'est là l'originalité du travail d'Amélie qui montre qu'une femme peut finir par entrer dans les codes d'une population autre — les hommes —, pour les comprendre et se les approprier.

Parking et mouchoirs en papier

Quels sont justement ces signes invisibles aux yeux des non-initiés ?

A.L. Ce sont des signes qui attirent l'attention car ils dénotent. Il faut s'y attarder pour les voir.

L.G. C'est certain : il m'est arrivé de chercher un lieu de drague dont on m'avait parlé pendant des jours... Après plusieurs grandes après-midi de balades, je finis par tomber sur un bonhomme en costard-cravate, au milieu d'une forêt périurbaine. Je le suis et il m'amène sur les lieux de l'action.

Au milieu, il y a le petit parking informel où sont garées des voitures anodines. Un parking en terre, qui n'est pas aménagé, où il n'y a que des voitures de dragueurs...

Le petit parking en terre, c'est l'un des signes distinctifs ?

L.G. Bien sûr, c'est l'un des signes importants dans la mesure où c'est un sas. On le voit dans le film d'Alain Guiraudie, "l'Inconnu du lac" (2013) : le plan du parking revient avec un entêtement incroyable. Il fait sens en tant qu'accès et issue d'un lieu qui, le reste du temps dans le film, paraît entièrement clos et replié sur lui-même.

Y a-t-il d'autres signes ?

L.G. Au sol, il y a évidemment les déchets, les préservatifs et les Kleenex usagés qui tapissent parfois même les fameuses "chambres" de verdure, comme les appelle les dragueurs. C'est un signe qui ne trompe pas.

Il faut aussi s'intéresser à la manière dont les individus occupent l'espace public (qui stationnent ici ? Sont-ils simplement de passage ou passent-ils du temps sur ce lieu ?). On découvre ensuite des sentiers dérobés, qui nous amènent vers la forêt, dans des endroits beaucoup plus discrets.



Lieu

de drague dans les dunes littorales en Languedoc-Roussillon, 2012. (Amélie Landry/VU)

Ce ne sont pas les mêmes espaces de jour et de nuit. Certains lieux sont des espaces publics la journée et se convertissent en lieu de drague la nuit... D'autres sont des espaces de drague toute la journée, superposés à d'autres activités ordinaires et n'en sont pas la nuit.

Est-ce que ces lieux, implantés sur des plages, dans des usines ou des sous-bois, ont des points communs ?

L.G. Le point commun, c'est ce qui fait la nature précaire, vulnérable ou provisoire du lieu.

Ce sont des lieux peu aménagés, à l'écart. Quand on s'écarte des villes, on remarque qu'ils se trouvent souvent sur des lieux qui ont fait l'objet d'une protection environnementale dans les années 1980-1990. La nature y a repris une partie de ses droits.

La coïncidence entre la présence des dragueurs et des espèces à protéger dans les lieux périurbains ou ruraux est époustouflante : ce sont des lieux-refuge, pour certaines espèces animales ainsi que pour des usagers qui ont besoin du secret et de protection.

Des "labyrinthes"

Ce sont des lieux où il n'y a pas de prostitution ?

L.G. Globalement non. Ils peuvent être attenants à des lieux de prostitution mais il n'y a pas de compétition et ils ne sont jamais superposés.

A.L. L'une des personnes que j'ai interviewée explique que deux garçons sont un jour venus sur le lieu de drague pour proposer des rapports tarifés. Il y a eu négociation et on leur a finalement fait comprendre qu'il fallait mieux aller ailleurs, que cet espace-là n'était pas fait pour ça.

Ce que je trouve assez fascinant, c'est que les gens se rassemblent sur ces lieux de façon spontanée, sans enjeux financiers. Il y a quelque chose d'inné dans cette manière de s'approprier le territoire : on a besoin d'espace, alors on le crée nous-mêmes, sans argent, sans contrôle, juste parce qu'on a un désir. Et le désir trouve la place qu'on veut bien lui accorder dans l'espace public.

L.G. La dimension spontanée de ces espaces les rend à la fois accessibles, tout en étant séparés du monde.

Ce sont des lieux où les homos et les hétéros baisent ensemble. C'est la caractéristique principale de ces lieux. Amélie a recueilli des témoignages de dragueurs qui disent qu'ils ne sont pas homosexuels [*"On peut se définir comme hétérosexuel et avoir du sexe avec des hommes"*, dit Nicolas, un usager, NDLR].

Certains disent qu'ils sont là car c'est plus facile de se faire faire une pipe. Il n'y a pas de quête identitaire ou communautaire. Ces lieux sont dits homosexuels par les personnes extérieures mais les gens y vont d'abord parce qu'ils désirent avoir des rapports sexuels avec des hommes.

Ces lieux de rencontres portent-ils des noms ?

A.L. Il y a le "bois des trous". Jean-Luc et Michel, que j'interroge, parlent du "triangle maudit", qui relie trois lieux de drague dans la même zone.

L.G. C'est intéressant de regarder comment les dragueurs eux-mêmes appellent les lieux, en utilisant par exemple le nom d'un village ou d'une usine dont plus personne ne parle.... Je pense aussi à un lieu surnommé "Jurassic Park", car fréquenté par des hommes âgés.

J'avais été très marqué par le nom d'un lieu de rencontres à Anvers, sur la digue du port : les dragueurs l'appelaient "le bois de la bise au cul" (en flamand évidemment).

Dans le livre, les dragueurs utilisent le terme "labyrinthe" pour les désigner. Pourquoi ?

A.L. La nature s'adapte au passage de l'homme. A force de tourner, se croiser, les dragueurs créent des labyrinthes naturels. Ils les fabriquent, aussi, en donnant des coups de sécateurs, pour rendre l'endroit praticable tout en restant caché.

On retrouve aussi les "labyrinthes" dans les sex-clubs gays [*des salles aménagées dédiées à l'amusement*].

Bruno, le dragueur jardinier

Vous parlez dans votre livre de Bruno, qui entretient et régule l'usage d'un lieu de drague en Franche-Comté.

"C'est l'endroit où je peux me foutre à poil sans que les flics, ou n'importe qui d'autre, viennent m'emmerder. Personnellement, c'est pour ça que je

me bats. Pour garder le coin", dit-il.

Sur la photo, on le voit nu, de dos, en train de ratisser les abords d'un cours d'eau.



(Amélie Landry/VU)

Comment avez-vous rencontré ce dragueur jardinier ?

A.L. On m'a parlé de lui car je m'intéressais aux gens qui entretiennent ces endroits. L'un de mes contacts connaissait Bruno qui est très, très célèbre sur ce lieu de drague, car il est présent tous les jours du moment qu'il fait beau.

Le matin, il roule deux heures à vélo pour venir avec son râteau. C'est lui qui arrive en premier, pour contrôler que le lieu n'est pas envahi par les "textiles" ou qu'il y a pas trop de débordements du côté des dragueurs. Je ne pouvais pas me tromper : il porte une casquette avec écrit Bruno.

Je suis revenue trois fois avant de pouvoir le croiser, un samedi. Ce jour-là, il avait oublié son matériel et il était nu, au milieu de ce coin de nature, en train de ratisser la plage avec les mains. L'image était troublante.

On a discuté un peu, et il m'a montré son aménagement. Bruno a créé un petit passage pour accéder au lieu, près d'un pâturage. Il a créé un petit escalier en pierre, très

joli, et un parcours circulaire autour du lieu de drague où les rapports sexuels ont lieu.

Le passage était couvert de ronces, il a effectué un débroussaillage colossal et l'a recouvert de graviers. Il a aussi fait bifurquer un bras du fleuve pour aménager une plage et aligné des pierres pour accéder à la rive d'en face qui est devenue un espace pour se poser, bronzer. L'espace central est laissé en friche.

Tout le monde connaît Bruno. Il envoie ceux qui voudraient avoir des rapports au bord de l'eau dans le bois de l'autre côté, car il y a des habitations près du lieu de drague et des canoës passent régulièrement devant. Il fait respecter certaines règles car il ne veut pas risquer de voir le lieu fermé.

Existe-t-il d'autres Bruno dans les lieux de drague ?

L.G. Oui. Dans les lieux plus excentrés, ruraux, qui sont les lieux les plus intéressants du point de vue environnemental, des habitués (les hommes les plus âgés, en général) posent des poubelles et organisent le ramassage des ordures dans les chambres de verdure. Ils ont une espèce de souci du lieu.

Qu'est-ce qui les motive exactement ?

L.G. Que les lieux restent beaux, mais aussi qu'ils demeurent des lieux de sexualité entre hommes.

A.L. Il y a l'idée que s'ils laissent traîner des choses, les riverains vont se plaindre et la police risque d'intervenir pour le faire fermer. On peut parfois lire des panneaux demandant aux usagers de ramasser leurs déchets pour éviter les problèmes.

L.G. A Toulouse, je me souviens d'un petit boulodrome sur la Garonne, près d'un parc, très occupé la nuit par des dragueurs. Les boulistes avaient mis un panneau à l'entrée du boulodrome où les hommes allaient avoir des rapports sexuels en leur demandant de garder les lieux en état et propres. J'avais été très touché par cette petite pancarte d'hommes qui n'ont rien à voir avec les dragueurs : "On est au courant qu'il se passe des trucs. Ça nous dérange pas mais ne salissez pas."

Des rapports sexuels sans parole

Existe-t-il des codes à l'intérieur de ces lieux ?

L.G. Oui, il existe des codes que les hommes finissent par maîtriser, même si j'ai ten-

dance à dire que le code le plus courant est l'innocence. Beaucoup d'hommes me l'ont dit : avoir l'air de quelqu'un qui n'y connaît rien est le meilleur manière de choper. Tu as l'air de ne pas savoir, alors que tu sais en partie, et ça fait de toi quelqu'un d'intéressant, nouveau.



"Ils se

sont rencontrés sur un lieu de drague et ont vécu en couple pendant plusieurs années", Bretagne, 2014. (Amélie Landry/VU)

Le silence a fait couler beaucoup d'encre au temps du sida : on a postulé que si les gens ne parlaient pas, c'est parce que l'activité sexuelle était présumée honteuse, à risques, alors que la réalité des lieux de drague montre qu'on peut tout à fait avoir des rapports sexuels sans parole.

Il y a toute une série de postures corporelles qui signifient des tas de choses. On est dans des lieux où l'on accède directement aux organes génitaux les uns et des autres sans se dire bonjour, et où au contraire dire bonjour peut même faire fuir une personne.

Je trouve ça injuste de moraliser le silence alors que j'observe une forme de socialisation extrêmement forte et silencieuse qui signifie véritablement un équilibre des relations. Ce n'est pas parce que le sexuel devient la priorité qu'il n'y a plus de social. Quand on s'écarte de la norme, d'après le sociologue allemand Georg Simmel, on a

d'autant plus besoin de produire des rituels pour maintenir un certain équilibre.

Ce sont des lieux plutôt silencieux ?

A.L. Globalement, c'est silencieux. Lors de mes premières visites, j'ai trouvé impressionnant qu'il n'y ait pas de parole. Le son de la nature, même si on se trouve parfois en bord d'autoroute, prend plus de place.

L.G. Mes collègues, quand je les ai emmenés sur place, s'attendaient à des lieux de vacarme et de cri. La première chose qui les a frappés, c'est le silence, le consensus et la paix qui régnaient dans ces échanges.

Dans le livre, un dragueur dit que dans le lieu qu'il fréquente, "il y a une diversité de gens incroyable, du SDF au mec qui roule en 4x4". "On n'a plus de nom, plus de profession, on n'est plus qu'un objet de désir", formule pour sa part Etienne. Avez-vous constaté ce brassage social ?

A.L. Oui. J'ai recensé la profession des hommes que j'ai rencontrés.

[Sur la liste que me montre Amélie, il y a un fonctionnaire de police, un vacataire des pompes funèbres, un CRS, un journaliste, un facteur, un PDG d'une imprimerie, un boulanger, un guide de montagne, un militaire, un employé d'une station-service ou encore un chauffeur routier.]

Sur place, cette diversité est difficilement identifiable. Ce qui est le plus flagrant, à la limite, c'est la marque des voitures sur le parking.

L.G. Ce n'est pas une particularité des lieux de drague : on constate une plus grande hétérogamie dans le milieu gay, puisqu'il s'agit plus d'un rassemblement identitaire, un rassemblement affinitaire.

Au-delà du brassage social sur les lieux de drague, on voit aussi un brassage intergénérationnel qui est important.

Avait-elle le droit d'être là ?

Comment avez-vous réussi à vous faire accepter, notamment en tant que femme ?

A.L. Au début, je n'étais pas très à l'aise. Les hommes se demandaient ce que je faisais là. Ils se posaient des questions, ils voulaient connaître mes intentions et savoir si

j'avais un objectif malveillant ou pas.

L.G. Le plus souvent, Amélie a dû être considérée soit comme une intruse, soit comme quelqu'un qui voulait participer. Il n'y a pas de juste milieu. La position du seuil qui a été la sienne est extrêmement difficile à tenir et le travail de mise en confiance a été prépondérant. Des hommes l'ont chaperonnée, couverte, cooptée en quelque sorte pour entrer et séjourner dans ce lieu.

Cela ouvre la réflexion sur le genre et l'espace public. Ce qui se passe là-bas se passe à l'abri du regard des femmes. Tout le monde renvoie Amélie à cette question. Au vernissage de l'exposition, quelqu'un se demandait : "Avait-elle le droit d'être là ?"

Il a été compliqué de convaincre ces hommes de poser pour vous, Amélie ?

A.L. Qu'ils m'accordent un échange était déjà un cadeau. Le temps de prise de contact a été fastidieux. J'écrivais à tous les gens que je trouvais sur le réseau, département par département – ce qui faisait beaucoup. Pour vous donner une idée, sur 200 contacts disons, je pouvais avoir quinze réponses, sept rendez-vous, quatre lapins, trois discussions et une photo.

Quand les rencontres avaient du sens, faire les images était ensuite naturel.

Dans le livre, beaucoup d'hommes évoquent la possible disparition de ces lieux et la volonté des pouvoirs publics de les "assainir" en taillant des arbres, en donnant des coups de bulldozers. Il y a aussi la police, qui les verbalise, les contrôle voire les interpelle.

A.L. Ils ont tous une histoire à raconter à ce propos : la fermeture de parkings, les interdictions de stationner la nuit dans des lieux où personne ne stationne car il n'y a rien, les amendes, les contrôles d'identité...

L.G. C'est la question de ces chassés-croisés entre l'aménagement, la répression et ces repositions perpétuelles de ces lieux. Jean-Luc et Michel parlent de cette complexité dans le documentaire.

A La Palme, petit village de l'Aude, les dragueurs ont un jour décidé d'appeler les associations écologiques pour dénoncer la présence des camping-cars en été qui venaient vider leur cuve à proximité du lieu qu'ils ont aménagé pour la drague. La police

va venir, non pas pour chasser les dragueurs, mais pour faire partir les camping-cars... Pour eux, c'est une vraie victoire – mais c'est tout à fait une exception.

Vous dites dans la postface que certains lieux changent, se déplacent, disparaissent également sous l'effet d'une "alchimie sociale interne". Que voulez-vous dire ?

L.G. J'ai pu observer que les lieux qui sont trop connus deviennent moins intéressants. Le groupe d'habitues, planté à l'entrée, qui toise tout le monde, peut constituer une contrainte pour ceux qui veulent venir discrètement. Cela produit des effets de re-composition : les usagers qui n'ont pas envie de s'y confronter ont tendance à les contourner, à se garer un peu plus loin, à emprunter un autre chemin...

Ce lundi matin, lors du colloque universitaire sur "les jardins de demain", vous avez évoqué la préservation de ces espaces-là.

L.G. Il me semble évident que si on veut préserver ces lieux ou si on veut que ces lieux existent dans leur écologie humaine et environnementale, il faudrait valoriser, sans les désigner, une série d'acteurs qui participent de leur préservation. Bruno et l'armée de jardiniers ou cantonniers potentiels en ville ou à la campagne qui sont attachés à ces lieux.

A.L. La plupart des hommes que j'ai rencontrés me parlait de la manière dont on ferme ces lieux, et dont on les empêche de se rassembler. Il y a, pour certaines communes, la volonté que ça ne soit pas visible. Il y a aussi une logique de rentabilité du territoire, face à des espaces délaissés.

L.G. Comment peut-on organiser un bordel, au sens du désordre ? Comment ordonner le désordre, car ces situations font désordre pour la morale globale, en particulier si les personnes présentes ne participent pas forcément d'une identité ou de la culture gay et viennent aussi faire exploser ces catégories-là. C'est aussi pour cela que ça reste indicible.

Ces espaces émergent là où ils peuvent émerger, sur des espaces vacants, au moins provisoirement. Mais l'aménagement n'aime pas le vide...

Une ville durable, c'est peut-être une ville qui laisserait des espaces désaffectés, qui aménagerait des espaces de laisser-faire ou de laisser-aller...

Aller plus loin

Markiz, 38 ans : « Je ne suis pas que mâle ou que femelle »

Si je baise dans la rue, je risque quoi légalement ?

Du sexe entre homos actifs et passifs : cinq clichés démontés

A la recherche des pissotières, où gays et hétéros échangèrent